

Dominique Leblond

# L'IMAGINAIRE HABITANT

CODES ET RITUELS DANS L'ESPACE DES CAMPS DE LA WRA

Pendant l'internement<sup>1</sup> de la communauté d'origine japonaise (1942-1945/6) dans les déserts de l'Ouest américain, un paysage nouveau advint, éphémère et déconcertant. Si les camps ont cessé d'être aujourd'hui, à l'état brut en tous cas, leur topologie constitua un point fort pour les internés qui, selon leur appartenance générationnelle (*Issei*, *Nisei*, *Kibei*<sup>2</sup>) y projetèrent un ensemble de fonctions et de relations. C'est le sens de cette relation à l'espace carcéral, sa transformation et sa réappropriation symbolique, que nous analysons ici. Contrairement à certaines lectures de l'internement (Eaton, 1952; Lindley, 1945; McGovern, 1944-45; Nielsen, 1945; WRA, 1943), notre intention n'est pas de considérer les centres de détention comme la reconstruction d'un Japon ou d'une Amérique miniatures, mais de montrer comment la dissolution temporaire du devenir dans la confrontation soudaine à un environnement mortifère (tant matériellement que mentalement) suscita le besoin de rétablir un ordre symbolique. Pour la première génération (*Issei*), celle sur laquelle nous centrons cette étude, l'adaptation à des circonstances nouvelles et hostiles, et le sens donné à une existence alors ressentie comme dérisoire, s'effectuèrent par un retour au passé et par l'usage de pratiques ancestrales. Si à l'évidence les signes que nous analysons furent une source d'apaisement, ce qui à nos yeux en fait la force n'est pas tant le passé qu'ils convoquèrent que les tensions contenues dans la recomposition de l'espace et de l'étrange présent qu'ils détournèrent.

## Les figures de la scène habitée

Dans les dix camps de la *War Relocation Authority*<sup>3</sup>, la définition objective de l'espace était sans appel : périmètre clos ceint de barbelés, circonscrit aux projecteurs et aux soldats en armes postés sur les miradors. Les documents officiels s'efforcent de présenter ces « projets », puisque c'est ainsi que l'on définissait alors les camps, comme des lieux comparables à toute autre « cité » américaine (« *not totally different [...] from an*

*average American community.* » (Anon., Apr.5, 1943, 3); toutefois, cette « rhétorique totalitaire » (Marcus & Fischer, 1986, 2) paraît discutable puisqu'elle postule l'espace carcéral comme un schéma ordinaire : en tant que *topos*, en tant que lieu codé et ambigu, le camp peut être réexaminé selon d'autres modes de représentation chargés d'émotions et de symboliques.

L'insignifiance criante des collines infestées de baraquements et isolées au milieu d'un néant sauvage (Abe, 13; Anon., April 5, 1943, 3) devint peu à peu la scène sur laquelle s'exprima un imaginaire complexe qui s'imposa au réel. En effet, à partir d'un espace marqué par l'indétermination des repères, dans la déstructuration symbolique et matérielle de « l'urbanité », il fallut reconstruire un sens de l'appartenance, tant collective qu'individuelle; des traces incisèrent peu à peu l'espace de l'exclusion et de l'oubli, griffes qui identifièrent un groupe, signatures dont la spécificité tint dans ce jeu entre « la désaffiliation et la réaffiliation » (Kokoreff, 1990).

Le processus d'évacuation des Américains d'origine japonaise (120 000 personnes) fut enclenché en mars 1942, d'abord vers des centres de détention pro-

1. Le processus de déportation puis d'incarcération dans les camps de « concentration » (Roosevelt, 1942) fut communément appelé programme de contrôle résidentiel (*residential control program*). On appréciera au demeurant l'euphémisme de la formule. Dans la littérature politique officielle, les camps sont généralement qualifiés de *relocation centers*; il existe néanmoins d'autres termes indicateurs des positions de leurs utilisateurs : camps d'internement (*internment camps*), camps de concentration (*concentration camps*).

2. *Issei* : première génération, fait référence aux Japonais qui émigrèrent aux États-Unis à partir de la fin du dix-neuvième siècle; *Nisei* : deuxième génération; puisqu'ils sont nés aux États-Unis, les *Nisei* sont citoyens américains; le terme *Kibei* fait référence à des jeunes de la deuxième génération envoyés au Japon pendant leur adolescence, pour y être éduqués selon la tradition, sous l'égide d'un parent resté au pays. Cette pratique concerna environ 9 % de la deuxième génération.

3. Cette commission *ad hoc* fut investie par le gouvernement fédéral de l'organisation du processus de déportation, ainsi que de son ordonnancement.



Famille en partance pour le camp, 8 mai 1942.

visoires situés dans les états de l'Ouest, en bordure du Pacifique, et en Arizona<sup>4</sup>; les évacués n'emportaient que le strict minimum, seuls les bagages à main étant autorisés. Certains objets, dits de contrebande, étaient interdits : appareils photos, caméras, postes de radio, armes, etc. Une fois les centres de détention permanente achevés, les déportés atteignaient l'ultime étape de leur exil forcé pour s'établir dans d'étranges villes (« *the most unusual cities* », Ishigo, 1945, 4) situées à l'intérieur des terres. Le premier contact avec l'espace des camps s'exprime par un essaim d'images qui évoquent, d'une part des traces de vie – buissons de sauge, cactus, chardons, serpents, tortues (Anon., April 5, 1943, 3) –, et d'autre part la désolation lugubre des lieux, la violence extrême des cycles saisonniers et climatiques : soleil brûlant et orages en été, neige et blizzard l'hiver, tempêtes de sable (Anon., Oct. 18, 1944, 15; Tateishi, 1984.)<sup>5</sup>; si ces conditions particulièrement rudes eurent des effets néfastes sur les internés, elles renforcèrent bien sûr le sentiment de bannissement et d'exil.

De façon générale, entre 8 000 et 10 000 personnes résidaient dans chacun des dix camps<sup>6</sup> – « projets permanents » – qui couvraient une superficie d'environ quarante kilomètres carrés (10 000 acres) subdivisés en trois zones distinctes (WRA, Aug. 20, 1943) :

- la ferme (*farm*) où l'on cultivait des produits destinés à la consommation.
- le quartier où résidaient les administrateurs du camp (*core area*).
- la zone dans laquelle étaient parqués les internés (*enclosed area*).

Ce dernier espace clos (environ un mile carré, planifié par des ingénieurs de l'armée américaine) était bordé par de lugubres marqueurs : cimetière ou monument funéraire, piles d'ordures, ferme d'épandage, entrepôts (McGovern, 1944-45, 6). Une unité centrale rythmait l'espace carcéral, le *block*, constitué de quartiers de résidence (*barracks*) eux-mêmes fractionnés en six unités d'habitation types dont la taille variait selon le nombre d'occupants<sup>7</sup>. Le *block* consistait en un alignement de deux rangées de six ou sept baraquements, séparés par de petits passages sablonneux, répartis de chaque côté d'un espace utilitaire commun : les unités de résidence ne disposant ni d'eau courante ni de système d'évacuation des eaux usagées (des réservoirs stockaient l'eau), les latrines ou les douches devaient être partagées. Chaque famille était assignée à un *block* et à un baraquement, et confinée dans un espace exigu, mal insonorisé et mal isolé. Chaque unité de résidence comprenait des lits pliants, des sacs de paille qui faisaient office de matelas (Armor & Wright, 1988, 27.), des éredons, un poêle à charbon (*the pot-bellied stove*, image récurrente de l'internement) et quelques planches assemblées en guise de rangements. Il incombait aux internés de s'organiser pour humaniser ces espaces intérieurs rudimentaires (McGovern, 1944-45, 6, 23.).

Ainsi, dans la simple intention, tout au moins au départ, de rendre plus supportable leur quotidien, des internés s'efforcèrent-ils de donner sens à leur nouvelle existence en assurant des conditions minimales de survie à l'ensemble de la communauté (santé, école, bibliothèque, coopératives, entretien), pour ensuite mettre en place des activités culturelles (cérémonie du thé, *ikebana* – composition florale –, célébrations diverses, théâtre, *talent shows* – compétitions diverses) dont beaucoup aidaient à réparer symboliquement l'outrage et s'apparentaient aussi à des actes de résistance. Le régime exercé par l'administration des camps, tout totalitaire qu'il fût<sup>8</sup>, ne s'attaquait qu'aux « dépôts officiels » (Todorov, 1995, 9) de la mémoire, et en laissa survivre bien d'autres : la plupart des activités de recouvrement du passé étaient en effet relativement négociables.

Toutefois, il faut souligner combien l'ordre de ce monde était modelé par le tracé militaire des rues dessinées en croix ; si cette trame « urbaine » répète le damier traditionnel des villes américaines, les internés intériorisèrent ces lieux comme un espace sériel conçu pour contrôler leur circulation ; l'agencement spatial participait d'une expérience de la dépossession, il séparait et différenciait. Faute de représentations globales, de repères tangibles, les réseaux complexes et denses de labyrinthes, tout rectilignes qu'ils furent, s'immatérialisaient dans une géographie urbaine sans liens avec la surface, sans profondeur.

## Les marqueurs symboliques de l'espace

Peu à peu, l'excessive monotonie du paysage et le schéma spatial réitératif dominant du camp furent modifiés par divers signes, généralement « fabriqués »

4. Officiellement appelés *assembly centers* – centres de rassemblement : champs de foires, champs de courses, ou halls d'exposition de béton.

5. « At least three days out of a week the residents are forced into their barracks by a sudden gust of wind carrying fine particles of sand » (Anon., 1943, 1).

6. Deux camps (Poston et Gila River) s'étendaient sur plusieurs sites ; il existait aussi un centre de détention aux conditions particulièrement dures (Tule Lake), réservé aux internés jugés menaçants (« *high risk* » persons), soit environ 2 700 personnes : activistes communautaires des quartiers japonais des villes américaines – *nihonmachi* –, prêtres shinto, représentants des organisations préfectorales, professeurs de japonais, syndicalistes, anciens combattants de l'armée impériale japonaise, etc. (Anon., April 5, 1943, 1).

7. Pour une famille de deux ou trois personnes : 6 m x 5 m (20' x 16') ; pour une famille de quatre ou cinq : 6 m x 6 m (20' x 20') ; et pour six ou sept personnes : 6 m x 7 m (20' x 4') (WRA, Aug. 20, 1943, 2).

8. La première génération dut suivre des cours d'américanisation ; en considérant les jeunes de la deuxième génération comme interlocuteurs officiels, les autorités ébranlèrent la hiérarchie traditionnellement respectée au pays d'origine et perpétuée dans les *nihonmachi* pendant la période précédant la deuxième guerre mondiale. Le camp et ses rites imposés désagrégèrent les liens familiaux : figure du père désincarnée (perte de l'autorité, obsolescence des valeurs traditionnelles qu'il représentait), arrogance des fils investis d'un nouveau pouvoir, etc.

pendant le temps de loisir<sup>9</sup> : des racines sculptées signalaient par exemple les numéros des *blocks*; des enseignes postées aux carrefours indiquaient les lieux où se déroulait telle ou telle activité, et comblaient le vide spatial («surrounding emptiness», Abe, 15). Ces tangibles indicateurs de vie transformaient le monde du néant et en limitaient vraisemblablement les effets dévastateurs. En instaurant des «repères spatiaux, sociaux, mnésiques» (Kokoreff, 1990, 86), cette «signalétique» constitua aussi un guide. D'autres signes<sup>10</sup> engageaient plus explicitement l'image dans l'appartenance et le symbolique :

- tous les ans, au mois de mai, à l'occasion de la Fête des Garçons (*Boys' Day*), les baraques exhibaient des carpes confectionnées dans des tissus ou papiers chatoyants. Cette célébration faisait explicitement référence à une tradition japonaise selon laquelle la carpe, symbole de longue vie, assure à l'enfant une existence longue et prospère.
- Au camp de Topaz, une banderole calligraphiée, posée à l'entrée du camp, accueillait les nouveaux arrivants ou les visiteurs<sup>11</sup>. Un tel signe de bienvenue, peut-être incongru dans cet environnement, évoque la nécessité de renforcer le sentiment communautaire qui est convoqué, et rappelle une communauté de destin. Aussi, sans doute la banderole fit-elle davantage sens pour ceux qui la conçurent que pour ceux à qui elle était destinée.

ajournent peut-être le temps, et assurent aux individus comme à la communauté la pérennité et l'espérance. Mais ils prennent un sens particulier dès lors que l'on sait qu'ils furent rédigés et exhibés en langue japonaise, en dépit de l'interdiction qui frappait souvent, et selon la politique des directeurs des camps, de recourir à la langue d'origine dans l'espace public : le japonais était bien sûr associé à la nation ennemie; aux yeux des autorités américaines, l'utilisation de cette langue (presque toujours inconnue d'elles) était susceptible de déstabiliser le fonctionnement de l'ordre imposé. Lorsque les internés choisissaient toutefois d'inscrire leur nom en japonais sur les boîtes aux lettres, ils résistaient à l'anonymat imposé par le matricule qui les identifiait alors officiellement. Si le recours au japonais fut aussi un acte politique en ce qu'il représentait un défi aux injonctions des gardiens et pouvait exprimer une identification à la nation ennemie, il renseigne aussi sur l'urgence de dévoiler une origine et de préserver un héritage, fût-il rejeté et honni par l'ordre dominant. En restituant aux noms propres leur intégrité, on rétablissait les occupants des baraques dans la dignité humaine (Todorov, 1995, 16). De la même façon, les calligraphies qui ornent les monuments funéraires aux abords des camps – et l'on pense tout particulièrement à l'obélisque qui borde le site du camp de Manzanar (Leblond, 1992) – assuraient une continuité; la langue japonaise préservait bien du néant qu'incarnait le présent, elle fut un moyen de vaincre le sentiment de dislocation, et préservait contre la dissolution du devenir (Durand, 1992, 19, 468).

Quelquefois, des aménagements (ponts) ou des objets (lanternes, sculptures) codifiaient des espaces publics ou des lieux de passage obligés.

«... dressed up with truly Japanese touch in the use of wood and stones to suggest a bridge or a stone lantern.» (Deforest, «Closing out Manzanar», 5)

Ici, les références explicites à l'héritage japonais (le pont, la lanterne, la manière de sculpter le bois ou de disposer la pierre) définissent un monde de l'appartenance localisée, un monde de la mémoire, du fixe, du permanent; ces îlots de survivance, surfaces réfléchissantes, agissent cependant et plus que tout comme autant d'interventions sur l'espace; formes d'expression non verbales, elles conjurent l'oubli et l'exclusion et redonnent visibilité à une géographie oubliée. Dans



Camp de Topaz, Arizona (1943-44), dessin d'Estelle Ishigo.

- Dans tous les camps, devant les baraques, des boîtes aux lettres ornées de paysages sculptés et de calligraphies indiquaient le nom des familles; de petites urnes destinées à la collecte de fonds pour telle ou telle activité jalonnaient l'espace public.

À des degrés divers, tous ces signes contiennent «un principe de défense et de conservation» (Durand, 1992, 470) puisque, en domestiquant l'espace, ils

9. La plupart des adultes travaillaient six jours par semaine, contre une rémunération symbolique, souvent pour combler l'ennui.

10. Anon., Oct. 18, 1944; «Amache in Retrospect»; «Granada Relocation Center»; Deforest; McGovern; WRA, Aug. 20, 1943.

11. Quelques visiteurs se rendaient dans les camps : familles des épouses blanche mariées à des *Nisei* (deuxième génération), internées elles aussi, amis, personnalités diverses.

cet espace qui antérieurement n'appartenait à personne, les promenades reprenaient sens et il devint dès lors possible de se repérer grâce aux différents signes posés ici ou là. Jadis dévitalisé, ou tout au moins révélateur d'un environnement mortifère et anonyme, l'espace devenu porteur de formes enrichit la relation au monde extérieur et suscite une relation avec celui-ci. En recomposant le tissu des camps, ces traces lui donnent épaisseur et signification, le définissent comme instigateur de rapports, de contacts, fussent-ils énoncés sur le mode de l'imaginaire.

L'espace du bain et les jardins, s'ils remplissaient une fonction de réappropriation, modifiaient et recomposaient aussi le plan original de l'espace clos ; leur emplacement au milieu d'un *block* dans l'exemple du bain, ou en bordure des baraques pour les jardins, répond à des fonctions différenciées : le bain fut un lieu de socialisation qui assura la continuité entre la tradition ancestrale, jadis reproduite dans les *nihonmachi*, et le camp. Outre leur fonction d'embellissement (Nielsen, 1945), les jardins générèrent des tensions : leur esthétique japonaise (ponts de bois enjambant des ruisseaux artificiels, élégantes petites îles, ou encore jardins de pierres sur le modèle des traditionnels jardins zen), symbolisait bien un temps retrouvé par la référence à un héritage culturel chargé de sens (Leblond, 1993) ; mais si les jardins marquaient des lieux, suggéraient une origine, ils exprimaient aussi l'ambiguïté d'une identité ancrée dans une tradition ancienne. Il suffit de mettre en perspective les réactions des internés à ces signes selon leur appartenance générationnelle pour en illustrer toute l'ambiguïté et la polysémie.

Ce qui apparaît ici comme une métaphore de la continuité ou de l'exil côtoyait d'autres repères spatiaux profondément ancrés dans la culture américaine. En effet, les camps comptaient des terrains de football ou de base-ball, espaces suffisamment visibles et populaires auprès de la deuxième génération pour être signifiants. Quels que furent les destinataires de ces dispositifs, et l'usage que l'on s'accommodait à leur reconnaître, ces différentes fonctions orientaient et enracinaient dans l'espace. Pivots du territoire carcéral, elles le peuplaient de leur propre symbolique ; objets unifians ou au contraire démarquants, elles redéfinirent des itinéraires, et les rues des camps devinrent dès lors des passages que l'on empruntait pour aborder ou contourner. Non plus soumise à sa seule fonctionnalité, la rue maintenant dessert, limite et redevient signe d'identification locale, expression d'une dynamique collective dans laquelle tensions, inclusion ou exclusion, conformité ou résistance s'exprimaient conjointement. Dès lors habitée de révélateurs ambivalents, l'espace du camp permit que se nouât un processus interactif selon lequel les limites de l'identité ethnique n'étaient plus soumises à une division claire et nette ; à travers ses marges, ses

limites, ses « centres », l'espace du camp contint et révéla des contradictions, et celles-ci s'exprimèrent aussi dans les espaces intérieurs.

## Les variations de l'espace intérieur

En dépit de certaines caractéristiques communes, la redéfinition des quartiers de vie évoque une complexité de référents culturels ; dans certaines photographies officielles (McGovern Papers, 1942-45) de l'intérieur des baraques, le Japon est explicitement suggéré :

- De petites niches sculptées dans des panneaux de bois décorés de motifs naturalistes exhibent des compositions florales évoquant le *toko no ma* des intérieurs japonais traditionnels.
- Les murs et les plafonds sont tendus d'un papier blanchi qui adoucit l'angularité de la pièce.
- Des ouvertures sur l'extérieur sont recouvertes d'un papier translucide qui atténue la lumière aveuglante du désert – élément qui rappelle le *shoji*, cloison mobile « sur laquelle on tend un papier blanc épais qui laisse passer la lumière, mais non le regard » (Tanizaki, 1977, 114).
- Parfois, de petits sanctuaires bouddhistes (confectionnés secrètement), ou bien encore un endroit sacré où étaient gardées les tablettes ancestrales (Parker, phot., 1942-45), révèlent la pratique d'un culte interdit. En évoquant la répétition et la permanence, la pratique du culte des ancêtres, rarement tolérée, contribuait à pérenniser des rapports, et à susciter pour un temps, à travers des rites quotidiens, « la solidarité communautaire et [...] clanique » (Balandier, 1985, 223-224).

Conformément à la tradition, de telles réminiscences japonaises suggèrent bien ces endroits rendus « maîtres des ombres » (Tanizaki, 1977, 75) dans lesquels les résidents échappaient pour un temps à la réalité :

« I was immune to their words. All I could see were the squares of a shoji door cast by an angle of afternoon sun into flattened shapes half on the wall and half on the tatami. The filtered light through rice paper was translucent and soft and white. » (Miyakawa, 1979, 3).

Dans la chambre tamisée, le *toko no ma* et le *shoji* garantissent une intimité que les conditions de l'internement ne permettaient pas *a priori*. Mais le caractère immuable de ces marqueurs révèle aussi un univers équivoque où se jouait la rencontre difficile entre l'intérieur et l'extérieur, entre l'intime et le privé, entre une identité japonaise et une identité américaine :

« We completely encase the interior in sheetrock, and Mother hangs watercolors and sumi paintings of flowers and birds and the hills surrounding us. From a package she has carried from Sacramento, she papers the windows with translucent rice paper, its fiber woven over small leaves of bamboo. [...] I suddenly realize how little time we now spend together as a family. » (Miyakawa, 1979, 111).

La difficulté des contacts et des interférences (famille, lien social) ne laissa pas indemne d'influences l'expérience de l'enfermement. La proximité de deux espaces tensionnels – espace(s) privé(s) et espace(s) public(s) – contribue à la violence des lieux ; mais la fragmentation exprimée ici par l'évocation du passé (l'intérieur japonais, les trésors apportés du *nihonmachi* – autels, objets divers –, le peu de temps passé en famille) n'est-elle pas aussi induite par les parcelles que délimite le tracé en damier des camps, tracé qui isole et définit des sphères reproduites à l'infini ? Dans cet espace clos, ville-contrainte, la multiplicité des seuils est garante d'un monde organisé face auquel la nécessité d'une séparation physique, d'une clôture, s'impose. À l'intérieur, des artifices simples avaient une fonction fédératrice et le fil d'une histoire pouvait être retrouvé dans l'espace qu'ils identifiaient ; en se réappropriant la sphère privée, on instaurait des repères et on reliait une existence dénuée de sens à un socle fécond, on sacrailisait un lignage, on s'inscrivait dans une généalogie. Pourtant, cette vision de l'intérieur s'estompe globalement derrière la condamnation de ses propres principes dans l'espace public, puisque toute réappropriation n'y fut que détournement.

## Imaginaires pluriels

Quels que soient les camps observés, l'embellissement de l'environnement carcéral eut une fonction apaisante. Toutefois, les gestes convoqués mirent en jeu des valeurs particulières puisqu'ils ressuscitaient des pratiques souvent figées dans la répétition. Les reminiscences japonaises n'exprimèrent pas seulement un attachement au vieux pays, elles furent un métallangage qui formalisait une résistance. La polysémie de ces signes saillants en révèle aussi toute l'ambivalence : si la transformation de l'espace des camps allégorise une tension entre des enjeux culturels souvent contradictoires, elle esquisse aussi un imaginaire qui oscillait entre le retour au socle ancestral et une identité recomposée. Les signes étudiés ici (objets utilitaires sculptés, bains, jardins, calligraphies, *toko no ma*, *shoji*, sanctuaires) ont tous marqué l'espace à travers des pratiques liées à des rituels.

Il faudrait mentionner bien sûr les activités « récréatives », un espace symbolique qui permit lui aussi, à travers une certaine gestuelle, le retour au passé et à la permanence. Ces expressions ont permis de rétablir des liens avec le pays d'origine (et l'espace symbolique qu'il comprend), liens que l'émigration avec rompus. Mais, en imprimant leur présence dans les déserts américains, les internés légitimaient aussi une présence aux États-Unis, ils marquaient l'espace américain d'un héritage *nikkei*<sup>12</sup> et le complétaient de nouveaux sédiments.

Dans une interprétation positive de l'internement, les autorités américaines (et quelques prisonniers eux-

mêmes) louaient l'art, la dextérité et le savoir-faire avec lesquels une certaine beauté avait pénétré les espaces clos<sup>13</sup>. Alors que les déserts étaient remodelés, des connotations ambiguës émergeaient et on convoqua même des mythes fondateurs pour louer et justifier les réalisations accomplies : les internés étaient associés (ou s'associaient parfois) aux pionniers de la Conquête, l'internement aux défis de la Frontière<sup>14</sup>, un exemple de la multiplicité de sens dont cette épreuve fut chargée ; bien que ces représentations n'aient été acceptées ni aveuglément ni unanimement, l'évocation de l'histoire et des mythes dominants est problématique puisque la Conquête légitimise l'exil et l'asservissement.

La transformation de l'espace fonda des lieux sacrés dans lesquels les *Issei* réactualisèrent la cosmogonie japonaise, et ceci vaut particulièrement pour la composition des jardins, la cérémonie du thé, les pratiques religieuses et culturelles puisqu'elles demandaient la répétition de gestes immémoriaux qui abolissaient symboliquement le temps historique. Ces formes cérémonielles immobilisées dans le rituel actualisaient toutes un lien émotionnel profond avec une origine culturelle et ethnique (Geertz, 1973, 124). Emblématique et équivoque, la réappropriation de l'espace carcéral suggéra aussi un Japon imaginaire. Certains des signes culturels évoqués ici étaient, au Japon, réservés à l'aristocratie. Les *Issei*, majoritairement issus de la classe paysanne, n'eurent jamais, avant l'incarcération, l'occasion de pratiquer ces activités artistiques. Ironiquement, l'internement autorisa peut-être une revanche symbolique sur un système féodal aliénant. Quoi qu'il en soit, c'est dans les camps qu'ils purent revendiquer ce que l'éloignement de la patrie autorisait : une japonéité renouvelée.

La recomposition de l'espace carcéral ne neutralisa pas les divisions, mais elle permit à certains d'échapper à une réalité coercitive, de trouver un espace de « liberté ». À travers l'interprétation d'une tradition, les internés créèrent de nouvelles stratégies. Une infinie diversité de particularismes s'exprima à travers la sélection

12. Le terme *nikkei* est utilisé par la communauté pour se nommer en tant que groupe ; il englobe toutes les générations d'Américains d'origine japonaise et les sous-groupes qui les constituent. Ce terme est encore systématiquement utilisé aujourd'hui par la communauté. La communauté d'origine japonaise est la seule, aux États-Unis, à se dénommer ainsi et à décliner des appartenances identitaires qui l'associent tantôt à un groupe ethno-culturel (*nikkei*), tantôt à un groupe générationnel (*Issei*, *Nisei*, *Sansei*, *Yonsei* ou *Gosei*). En effet, en s'associant à la communauté *nikkei*, l'Américain d'origine japonaise se distingue du groupe dominant, fonde une identité en bloc ; lorsqu'il se situe comme membre d'une génération, il établit une identité fondée sur un degré d'éloignement (de proximité) spatio-temporel d'avec la patrie des origines. Curieusement, chaque génération est investie d'un destin qui lui est propre et légitimé par sa place au sein de la généalogie communautaire.

13. « Who but Nihonjins would leave a place like that in beauty ? » (Tsukamoto in Tateishi, 1984, 14).

14. Voir Chris Ishi, « Our Second Frontier », *Granada Pioneer*, n° 6, Nov. 14, 1942.

tion des gestes perpétués, et les souvenirs du vieux pays n'en devinrent que plus exemplaires et potentiellement libérateurs. Par un détournement étrange, la surdétermination de l'espace compensa les souffrances endurées, mais elle ancrâ aussi l'exilé, et lui assura un avenir sur le sol américain.

Les gestes et pratiques rapportés ici, rites conjuratoires pour détourner le présent ou représentations du passé constitutives d'identités (collectives et indivi-

duelles), autorisèrent une redécouverte : dès lors que les *Issei* mirent en relation des souvenirs (la mémoire) et un quotidien (l'histoire), une origine nouvelle s'ébaucha, à la fois incluse dans la chronologie et à sa marge, fondée non plus tant sur l'héritage que sur l'acquisition. Les camps cristallisèrent peut-être un passage, celui d'une forme de vie aux métaphores d'une autre.

**Dominique Leblond**

## OUVRAGES CITÉS

Adams Ansel, (1944), *Born Free and Equal*, text and photographs, New York, US Camera.

Armor John and Wright Peter, (1988), *Manzanar*, Commentary by John Hersey, Photographs by Ansel Adams, Times Books, (photographs previously published in Ansel Adams (1944), *Born Free and Equal*).

Balandier Georges, (1985), *Anthropo-logiques*, Paris, Livre de poche, Coll. Essais.

Berque Augustin, (nov. 1986) « La ville inversée », in *Japon fiction*, *Traverses* 38-39, éd. du Centre Georges Pompidou/CCI.

Durand Gilbert, (1992) *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 11e éd.

Eaton Allan, (1952), *Beauty Behind Barbed Wire : The Arts of the Japanese in our Relocation Centers*, New York, Harper.

Geertz Clifford, (1973), *The Interpretation of Cultures*, New York, Basic Books Publ., Inc.

Geertz Clifford, (1980), *Negara : The Theater State in Nineteenth Century Bali*, Princeton, Princeton University Press.

Geertz Clifford, (1983) *Local Knowledge*, New York, Basic Books Inc., Publishers.

Griaule M., (1932) *Masques Dogons*, Paris, Institut. Ethnol.

Hatamiya Leslie T., (1993), *Righting a Wrong, Japanese Americans and the Passage of the Civil Liberties Act of 1988*, Stanford, California, Stanford University Press.

Kokoreff Michel, (sept. 1990) « Images de l'urbanité dégradée », *Action et recherches sociales*, n° 3, *L'urbanité*, Eres, 81-93.

Leblond Dominique, (août 1992) « Deux monuments nikkei à la mémoire des camps », *Revue française d'études américaines, Séquelles de Guerre*, n° 53, 265-270.

Leblond Dominique, (1993) « Paysage de l'exil nikkei, les jardins de la victoire », *Parcours identitaires*, éd. G. Fabre, Paris, Presses universitaires de la Sorbonne Nouvelle, 59-68.

Marcus George E. & Fisher Michael M., (1986), *Anthropology as Cultural Critique, An Experimental Moment in the Human Sciences*, Chicago, University of Chicago Press.

Miyakawa Edward, (1979), *Tule Lake*, Waldport, Oregon, House by the Sea Pub. House.

Tanizaki Junichiro, (1977), *Éloge de l'ombre*, trad. René Sieffert, Publications orientalistes de France, Coll. Unesco (éd. française).

Tateishi John, (1984), *And Justice for All : An Oral History of the Japanese American Detention Camps*, New York : Random House.

Todorov Tzvetan, (1995), *Les abus de la mémoire*, Paris, Arléa, Coll. Viollet.

### Documents non publiés :

Abe Ishio, « Pipe, Sand and Moon », in *Pulse*, Granada Pioneer, WRA ed., Amache, Colorado, Vol I, n° 1.

Anonymous, (Oct.18, 1944), *Colorado River Relocation Center, Report to the WRA*, Los Angeles.

Anonymous, (April 5, 1943), *Amache Colorado*, Granada Relocation Center, Documentation Section, Reports Office, Amache, Colorado.

Anonymous, (April 5, 1943), « Japanese Americans in Internment Camps, 1942-46 ».

Anonymous, « Amache in Reprospect », in *Pulse*, Granada Pioneer, WRA ed., Amache Colorado, Vol. I, n° 1.

Anonymous, (1943), « Granada Relocation Center ».

Deforest Charlotte B., « Case Work at Manzanar War Relocation Center. »

Anonymous, « Closing out Manzanar ».

Ishi Chris, Ill., (Nov. 14, 1942), « Our Second Frontier », *Granada Pioneer*, n° 6.

Ishigo Estelle, (Dec. 9, 1945) « Letter to M. Eaton ».

Lindley James G., Project Director, (Dec. 14, 1945) « Memorandum », to Dillon S. Meyer, Director WRA.

McGovern, (1944-45), Reports Officer, « Amache Relocation Center ».

McGovern, (1942-45) Tom Parker at Granada-Phot 1-410, 598, WRA Photographs of the Granada Relocation Center.

Nielsen Aksel, G., (Feb 19, 1945), « Note to all Appointed Person », *Community Activities*, Manzanar, California.

Takata Fumi, « Amache in the Rain », *Pulse*, Granada Pioneer, WRA ed., Amache Colorado, Vol. I, n° 1.

WRA, (Aug.20, 1943), « In Reply to the request of the Spanish Consul... », *Spanish Consul*, Documentation Section, Reports Office.

**Dominique Leblond** est maître de conférences et chercheure au laboratoire d'anthropologie américaine de l'Université Paris-XII.  
<dominique.leblond@free.fr>